



HAL
open science

La masculinité au travail au sein d'un groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes

Jan Billand, Pascale Molinier

► To cite this version:

Jan Billand, Pascale Molinier. La masculinité au travail au sein d'un groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes. 2016. hal-01445442

HAL Id: hal-01445442

<https://hal.science/hal-01445442>

Preprint submitted on 24 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La masculinité au travail au sein d'un groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes

Billand Jan ^{a, b}

Pascale Molinier ^b

^a Département de médecine préventive, faculté de médecine, Université de São Paulo, Brésil.

^b Unité transversale de recherche psychogénèse et psychopathologie (UTRPP), Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité, France.

Correspondance : Jan Billand (casier de Pascale Molinier), Université Paris 13 SPC, UFR LLSHS, 99 avenue Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, France.

Courriel : jbilland@yahoo.fr

Texte reçu le 14 janvier 2016 et accepté le 4 avril 2016 par la revue *Bulletin de Psychologie*

Résumé : Nous décrivons et analysons les effets subjectifs du travail consistant à organiser et animer un « groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes », au Brésil, à partir d'observations ethnographiques et d'entretiens réalisés auprès des 3 « facilitateurs » (hommes). Pour ne pas être excessivement affectés dans leur rapport à la masculinité et aux autres hommes, les facilitateurs mettent en place deux stratégies conscientes : une politisation de leur rapport à la masculinité et aux autres hommes, et une division du travail du *care* impliquant qu'ils ne se soucient que des hommes auteurs de violence, et non des femmes victimes. Nous discutons les implications de ces résultats pour les chercheurs et les praticiens engagés dans la prévention des violences conjugales.

Masculinity at work within a reflexive group for men authors of violence against women

Abstract : We describe and analyze the subjective effects of organizing and facilitating a “reflexive group for men authors of violence against women”, in Brazil, using ethnographic observation and in-depth interviews of the 3 male facilitators. In order to mitigate the way their work affects their relation to masculinity and other men, the facilitators use two conscious strategies: a politization of their relation to masculinity and other men, and a division of care work implying that they only care for men authors of violence, and not about the victimized women. We discuss the implications of these results for researchers and practitioners involved in the prevention of violence against women.

INTRODUCTION

Peut-on articuler les enjeux de la psychodynamique du travail avec ceux des études sur le genre ? Les travaux de Dejours (1980/2000), Hirata et Kergoat (1988) et Molinier (2000, 2009), ont proposé des concepts à la croisée de ces deux champs théoriques, comme la virilité en tant qu'idéologie défensive, associée à l'exercice des métiers à risque ou de pouvoir ou encore le *care*¹ en tant qu'éthique qui se réalise dans un travail historiquement assigné aux femmes et autres « sujets minoritaires » (Paperman, Molinier, 2011, p. 190). En nous appuyant sur ces acquis théoriques, nous nous intéresserons ici au travail novateur réalisé, dans une grande métropole brésilienne², par trois hommes, qui organisent et « facilitent » un « groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes ».

Nous avons étudié leur travail suivant une méthode ethnographique, consistant à observer pendant deux ans les réunions hebdomadaires du groupe et à y participer. Cette immersion a été faite dans le cadre d'une recherche de doctorat en cours³. La présence du doctorant sur le terrain a donné lieu à de multiples conversations informelles avec les trois « facilitateurs » du groupe : pour conserver une trace de ces échanges, des entretiens de deux heures avec chacun d'entre eux ont été réalisés. C'est sur ce matériel, auquel s'ajoutent les notes réflexives, pendant et après ce travail de terrain, portant sur la propre expérience subjective du chercheur, que les interprétations à suivre sont fondées.

¹. Molinier, Laugier et Paperman (2009) proposent trois possibles traductions pour le concept de care, qu'elles choisissent pour leur part de ne pas traduire : « souci des autres, sensibilité, responsabilité ». Elles souhaitent ainsi éviter des traductions réductrices telles que « soin » ou « sollicitude ».

². L'analyse des spécificités du contexte brésilien présentes dans ce travail ne sera pas approfondie ici.

³. La thèse en préparation, codirigée par Pascale Molinier et Vera Paiva, s'intitule provisoirement « Limites et possibilités d'une intervention avec des hommes auteurs de violence contre des femmes ».

La demande sociale pour ce genre d'intervention est en hausse ⁴, et la participation de psychologues, toutes écoles confondues, y est massive (Autret, Bidan, Pervanchon, 2009 ; Bailey, Eisikovits, Buchbinder, 2012 ; Coutanceau, 2006 ; Mankowski, Haaken, Silvergleid, 2002 ; Toneli, Lago, Beiras, Clímaco, 2010 ; Vasselier-Novelli, Heim, 2010). Pourtant, la littérature consacrée aux enjeux psychiques d'un tel travail est rare ⁵. Ce premier constat suggère que l'exercice de la réflexivité pourrait être difficile pour les travailleurs de ce champ. Cette suggestion est confortée par la mention régulière du fait que ce travail exigerait une supervision pour être mené à bien (Cowburn, 2000 ; Groupe des 25, 2009). Dans ce domaine, l'expertise des psychanalystes dans l'analyse du contre-transfert pourrait jouer en leur faveur. Pourtant, considérons ces affirmations de la part de trois autres « psychanalystes psychothérapeutes » au sujet des enjeux psychiques de leur propre travail : « Qu'est-ce qui est mobilisé chez le psychothérapeute dans un travail thérapeutique avec les auteurs de violence ? Ce ne sont pas des choses exceptionnelles pour un psychanalyste psychothérapeute : ce qui va être particulièrement mobilisé avec de tels hommes, c'est la capacité à s'identifier à sa propre destructivité, son désir de mort, d'emprise, de toute puissance, de domination pour accepter les leurs et être avec. Cela suppose d'être proche de ses propres jouissances perverses pour ne pas rejeter les leurs et d'avoir « réalisé » la place immense de ses propres fonctionnements archaïques pour voyager avec les leurs, prédominants chez de telles personnalités. Cela présuppose aussi d'avoir accepté les aléas de sa maturation psychique, avec ses affres et ses délices en tant que bourreau et en tant que victime, tout comme le fait d'avoir côtoyé, déterré et élucidé ses fantasmes, avec leurs angoisses et leurs douceurs dans leurs représentations du

4. Une telle demande est soutenue, tant en France qu'au Brésil, par l'entrée en vigueur de nouvelles lois visant à réduire les inégalités entre hommes et femmes et, en particulier, visant à prévenir ou punir la violence faite aux femmes (Andrade, Barbosa, 2008 ; Beiras, Ried, Toneli, 2011 ; Debauche, Hamel, 2013 ; Lima, Büchele, 2011).

5. Deux travaux seulement, qui abordent spécifiquement ce thème ont pu être identifiés : celui des Israéliens Eisikovits et Bailey (Bailey, Eisikovits, Buchbinder, 2012 ; Eisikovits et Bailey, 2011), et une thèse soutenue au Canada par Bernard (2010). Aucun n'aborde la question sous un angle psychodynamique.

masculin et du féminin » (Autret, Bidan, Pervanchon, 2009, p. 101). Ces affirmations appellent trois remarques :

– Premièrement, parmi leurs auteurs se trouvent deux femmes et un homme. Or, rien n'est dit au sujet d'une possible dimension sexuée du travail. Est-ce la même chose pour un homme que pour une femme de converser avec des hommes auteurs de violence contre des femmes ? Il est permis d'en douter. Sur le même registre, on peut trouver curieux que d'abondantes références soient faites à la maturation psychique infantile, et aucune à la possibilité très concrète que le ou la thérapeute possède une expérience adulte de la violence des hommes contre les femmes. Cela semble reproduire l'idée, démentie par les études sociologiques (Jaspard, Brown, Condon, 2003), que ce genre de violence n'arrive qu'aux autres, n'est perpétrée que par les autres.

– Deuxièmement ces auteurs ne mentionnent rien au sujet d'une potentielle dimension sociale ou culturelle de la question de la violence contre les femmes. Le problème est attribué à un certain « type de personnalité ». Aussi, les thérapeutes n'ont-ils, pour leur part, rien à se reprocher... en dehors de leurs « fantasmes ».

– Troisièmement ces auteur(e)s affirment que ce travail « suppose » ou « présuppose » un certain nombre de « capacités » réflexives pour être mené à bien ; ils ne disent rien, en revanche, sur la manière dont il est concrètement possible d'acquérir et de conserver de telles capacités à l'épreuve du travail. Ce silence empêche de comprendre les motifs possibles de l'échec de ce travail, autrement que comme un manque de disposition individuelle préalable de la part du professionnel en échec.

Par contraste avec ces affirmations, la recherche ethnographique dont il sera question va dans le sens des récits recueillis par d'autres (Bailey et coll., 2012 ; Bernard, 2010 ; Eisikovits et Bailey, 2011 ; Toneli et coll., 2010) et suggère que la rencontre avec ce type de travail *peut* avoir une influence considérable sur le rapport des hommes à la masculinité – la leur et celle

de leurs pairs – et que cette expérience est typiquement chargée d'un enjeu politique du fait de la prépondérance du discours féministe, sans laquelle la violence des hommes contre les femmes ne serait pas l'objet d'une intervention publique. De ce point de vue, c'est le fait que cette rencontre avec le travail *ne provoquerait pas* de tels effets subjectifs, qui constitue une énigme à élucider. Sur le plan psychopathologique, on s'attend, en effet, à rencontrer des troubles, pour le moins une angoisse. Suivant cette sémiologie du négatif, nous questionnerons, à propos des intervenants du groupe réflexif, leur « normalité » et la dimension défensive sous-jacente à cette absence de troubles, non seulement pour mieux en concevoir les incidences psychologiques, mais aussi afin d'être mieux outillé pour intervenir auprès d'équipes en difficulté. Nous verrons que les facilitateurs sont également protégés par la création d'une « néomasculinité » reposant sur une position éthique et politique de responsabilité.

UNE RÉFLEXION PRÉALABLE : L'EFFACEMENT DE LA FÉMINITÉ DANS UN FOYER POUR « FEMMES BATTUES »

Le travail qui constitue l'objet principal de cet article est strictement masculin, réalisé par et pour des hommes. Paradoxalement, c'est une étude de cas concernant un travail social entièrement réalisé par des femmes et pour des femmes qui nous a fourni les clés de son analyse. Dans cette étude, intitulée « Travailleuses sociales dans un foyer de femmes battues : comment rester femme quand on n'est pas féministe ? », Saranovic (2001) montre que le simple fait de « rester femme » pose problème aux travailleuses du foyer en question, mais aussi à elle-même, mobilisée par l'équipe « en qualité de médiatrice avec, pour objectif, de favoriser la mise en discussion du travail ». Comprendre les enjeux subjectifs de ce travail permet ainsi de penser la féminité comme un travail psychique plutôt que comme une donnée de départ.

Sur le terrain, Saranovic est confrontée à une situation qu'elle a de grandes difficultés à élaborer, se heurtant constamment à « la résistance de (s)a propre subjectivité » (Saranovic, 2001, p. 140). Au cœur de son « empêchement », se trouve la confrontation des travailleuses – et sa propre confrontation – à « l'arbitraire » et la violence des rapports sociaux de sexe, sous la forme d'un constat inévitable et dérangeant : « Je suis une femme... comme les femmes battues. La raison pour laquelle les femmes battues le sont est qu'elles sont, comme moi, des femmes » (Saranovic, 2001, p. 149).

« Être identifiée à une femme battue est une expérience douloureuse et déstabilisante, comme j'ai pu m'en rendre compte lorsqu'une résidente m'a demandé un jour : « Vous êtes la nouvelle ? » Le soir même, je me suis avoué que cette question avait produit sur moi l'effet d'une gifle. Je n'avais aucune envie d'être comparable à une femme battue, et, spontanément, aucune envie de réfléchir à la raison pour laquelle cela m'était aussi pénible ! Se pouvait-il qu'il en soit de même pour les travailleuses sociales ? » (Saranovic, 2001, p. 140).

L'expérience directe ou indirecte de ce constat devrait pourtant, du moins l'auteure le postule, donner lieu à un positionnement éthique solidaire entre femmes. Cependant, l'équipe actuelle semble avoir perdu le fondement féministe qui caractérisait « l'ancienne équipe » fondatrice du foyer : « L'identification au groupe [des] femmes n'étant plus portée par le militantisme, la formule « nous sommes toutes des femmes battues » ne peut s'entendre désormais qu'au premier degré, ainsi que je l'ai moi-même reçue en pleine figure quand une résidente m'a demandé si j'étais “la nouvelle”. Que faire avec une telle identification négative ? » (Saranovic, 2001, p. 149).

Saranovic montre que par faute d'une médiation féministe dans le rapport des travailleuses aux femmes accueillies, l'identité féminine devient aussi angoissante que la violence elle-même et, comme telle, elle est niée. La conscience politique, mais aussi l'humour et l'autodérision, caractéristiques de « l'ancienne équipe », jouaient ce rôle médiateur, mais,

pour la nouvelle équipe, de telles caractéristiques sont assimilées à un manque de « professionnalisme ». Le « professionnalisme » s'érige ainsi en ce qu'on pourrait appeler une « idéologie défensive de métier » (Dejours, 1980/2000)⁶.

Revendiqué par l'équipe au masculin neutre, le « professionnalisme » permet à ses membres de se différencier à la fois des femmes qu'elles accueillent et de l'identité féminine qui les unit, ainsi que du féminisme qui représenterait l'attitude inverse, consistant à affirmer « nous sommes toutes des femmes battues », en portant l'identification au plan politique. Le fait de nier leur propre inscription dans les rapports sociaux de sexe se manifeste, en particulier, par une désaffection et un mépris affichés de tout ce qui renvoie à la féminité – la coquetterie, la séduction –, ainsi que pour toutes les tâches traditionnellement féminines : hygiène, maintien de l'ordre, écoute empathique... Dans un lieu à cent pour cent fréquenté par des femmes, les toilettes ne comportent même pas de poubelle destinée aux protections périodiques. Selon les mots de l'auteure, « Voici donc un travail qualifié, typiquement féminin et revendiqué comme tel qui, loin de s'inscrire dans la continuité de l'identité féminine semble, au contraire, lui faire obstacle » (Saranovic, 2001, p. 146).

Une telle idéologie défensive porte atteinte au sens du travail, dans la mesure où la différenciation défensive dégrade la relation entre les travailleuses sociales et les femmes accueillies. Ces dernières sont souvent rendues coupables de la violence qu'elles subissent, « au point que certaines résidentes se plaignent... d'être encore mieux auprès de leur mari qu'au centre d'hébergement ! » (Saranovic, 2001, p. 139). Lorsqu'une rencontre empathique a lieu malgré tout, elle produit chez les travailleuses autant que chez l'auteure un jaillissement d'émotions enfouies, des pleurs, dont elles ne savent que faire et qu'elles cherchent à cacher.

6. Une telle idéologie défensive « émerge dans des situations extrêmes de souffrance où il n'y a plus d'espace de discussion pour réaménager le rapport à l'organisation du travail d'une part, où le renoncement des agents à toute action d'amélioration se traduit par l'apparition d'une pratique dominante de dénonciation et, d'autre part, par l'effort désespéré de maintenir la cohésion des agents entre eux par référence à l'ennemi commun. » (Dejours, 1980/2000, p. 60-61).

Surtout, une telle stratégie défensive n'élimine pas le problème initial : la violence des hommes contre les femmes, dont la persistance pose la question du sens politique du travail. Plus concrètement, la violence des hommes continue de constituer une menace quotidienne pour leur propre sécurité. Sur ce point, l'idéologie défensive devient franchement pathologique, car le déni du danger se manifeste par un « laxisme qui caractérise le rapport à la sécurité dans le centre d'accueil » où « l'on peut rentrer comme dans un moulin. » (Saranovic, 2001, p. 142).

Ainsi, la spécificité du travail pulsionnel exigé par le travail en foyer de femmes battues semble être qu'il laisse un « reste », un impensé considérable : la peur déniée des hommes violents. « Comment se défendre contre des ombres ? contre une menace qui n'a pas de visage ? et qui n'est même pas évoquée dans l'imaginaire collectif ? » (Saranovic, 2001, p. 148). La seule partie de l'énigme qui reste accessible à la conscience des travailleuses, est « l'engourdissement du corps et de l'intelligence – selon les termes de l'une d'elles, l'enlèvement dans les émotions » (Saranovic, 2001, p. 147).

Élargissant la portée des analyses de Saranovic, on peut penser que le constat de l'arbitraire et de la violence des rapports sociaux de sexe est si angoissant que la plupart d'entre nous – hommes et femmes – apprennent sans doute à l'éviter au fil de la socialisation, épaulés en cela par la culture. La séparation entre le public et le privé y participe particulièrement. Au Brésil, par exemple, il existe un proverbe selon lequel « *em briga de marido e mulher, não se mete a colher* » (dans la dispute entre mari et femme, on ne met pas la cuiller – c'est-à-dire son grain de sel). De plus, au-delà de l'équipe observée par Saranovic, l'idée tranquillisante selon laquelle une femme battue est, d'une manière ou d'une autre, individuellement « responsable » de ce qui lui arrive, est très présente dans nos cultures (Dunn, Powell-Williams, 2007). En revanche, le travail au contact des femmes battues

malmène ces défenses culturellement étayées : ce travail fait donc surgir des angoisses jusqu'ici non élaborées, à peine évitées ou contenues par la culture.

Dans ce cadre, le féminisme représente un effort pour donner sens (un sens politique) à ce « reste », cet inconscient culturel représenté par la violence des hommes contre les femmes. L'analyse de Saranovic suggère, il est vrai par un contre-exemple, de quelle manière la critique féministe pourrait contribuer de manière cruciale à l'intégrité psychique des travailleuses confrontées par leur travail à la violence arbitraire des rapports sociaux de sexe. Par défaut de réaliser ce travail de liaison pulsionnelle, c'est la répression psychique qui l'emporte et les travailleuses sociales s'enlisent dans un état de sidération.

LE TRAVAIL AU SEIN DU « GROUPE RÉFLEXIF ». CONTEXTE

Le « groupe réflexif pour hommes auteurs de violence contre des femmes », qui constitue notre objet d'étude, est une initiative relativement isolée et précaire, qui repose entièrement sur le travail bénévole et militant de trois hommes (que nous désignerons par la suite par leurs pseudonymes : Mário, Vicente, Hélder), bénéficiant, néanmoins, de l'appui d'un collectif féministe, qui leur prête le local, et de plusieurs juges, qui orientent la majorité des hommes participant au groupe.

Par faute de financement, ces trois hommes ont besoin de travailler par ailleurs : Mário, le fondateur du groupe, formé en philosophie, travaille en tant que professeur vacataire dans des universités privées ; Vicente, le second « facilitateur » par ordre d'ancienneté est professeur titulaire d'une prestigieuse université privée, où il enseigne la psychologie sociale ; Hélder, le troisième, qui est aussi beaucoup plus jeune, est psychologue et psychothérapeute de formation psychanalytique. Tous trois s'accordent pour affirmer que leur travail au sein du groupe est une importante source de développement pour leur « autre » carrière.

L'objectif du groupe n'est pas d'ordre thérapeutique, mais plutôt éducatif, ayant davantage trait à la dimension sociale qu'individuelle de la question de la violence des hommes contre les femmes. Ce travail s'inscrit ainsi, implicitement, dans la lignée d'une psychologie sociale sud-américaine émancipatrice, influencée par Paulo Freire (1974) et Enrique Pichon-Rivière (2004), selon laquelle le rôle de l'intervenant est d'aider les participants à identifier les déterminants sociaux qui sous-tendent les phénomènes qui les affectent. Cette orientation théorique distingue d'emblée l'intervention de la plupart de celles décrites dans la littérature internationale (Mankowski et coll., 2002 ; Toneli et coll., 2010 ; Feder, Wilson, 2005), celles-ci ayant plutôt tendance à se centrer sur la dimension individuelle au détriment de la dimension politique de la violence des hommes ⁷.

Ces hommes participent au groupe sur invitation de leurs juges. Ceux qui sont « volontaires » s'engagent à participer à 16 réunions hebdomadaires du « groupe réflexif », éventuellement en vue de leur bien-être personnel et familial, mais surtout dans l'espoir de faire valoir cette participation en leur faveur au moment du jugement à venir, étant donné qu'elle constitue une « mesure socio-éducative anticipée ». Au sein du groupe, on rencontre également une minorité d'hommes (en général un ou deux au sein d'un groupe de cinq à quinze) qui participent sans être l'objet d'aucun procès, mais sous la pression de leur conjointe, qui exige qu'ils « se fassent soigner » sous peine de les quitter et, parfois, sur la recommandation de travailleurs sociaux en contact avec leur conjointe. On rencontre aussi régulièrement, au sein du groupe, des invités, potentiels partenaires institutionnels ou encore des étudiants en stage ou réalisant une recherche universitaire, comme dans notre cas. En revanche, la règle veut qu'on n'y rencontre que des hommes : les facilitateurs estiment en

7. Une telle perte de la dimension politique est contradictoire avec les intentions initiales des mouvements féministes ayant permis d'ériger la violence des hommes en problème susceptible d'intervention sociale. On peut comprendre cette contradiction comme un « dommage collatéral » fruit de l'alliance entre ces mouvements féministes et les institutions judiciaire et psychiatrique (Mankowski et col., 2002). Il faut, cependant, remarquer que la tendance à aborder la violence des hommes à partir de sa dimension politique, longtemps minoritaire (Cowburn, 2005), pourrait être en train de prendre le dessus (Jewkes, Flood, Lang, 2015).

effet que la présence de femmes au sein du groupe conduit les hommes à rester davantage sur la défensive, et ralentit ainsi le « processus » de réflexion du groupe. Ce groupe se distingue ainsi nettement d'autres perspectives, où le « couple thérapeutique mixte » remplirait une fonction « initiatique » pour les membres du groupe (Autret et coll., 2009, p. 101)⁸.

À leur entrée au sein du groupe, de nombreux participants exigent que l'on écoute leur propre version des faits et qu'on les comprenne dans le contexte de la culture de la violence dont ils sont issus. Aucun dialogue avec eux ne saurait être engagé sans ce préalable. En effet, ces participants sont particulièrement angoissés par leur soudaine assimilation à une sorte de monstruosité, mélange de « retard » culturel et de pathologie individuelle. Dans un premier temps, leur rencontre avec leurs pairs au sein du groupe les rassure quant au fait qu'ils représentent bien une forme de normalité masculine, tant du point de vue socioculturel que psychologique. La fréquentation du groupe permet donc aux participants, aux facilitateurs, ainsi qu'au chercheur, de s'exposer intensément aux récits d'hommes « normaux » accusés de violence, une violence qu'il s'agit de comprendre avec eux comme sociologiquement « normale », tout en s'efforçant de problématiser cette norme.

Pour qu'un tel processus réflexif puisse avoir lieu, les facilitateurs doivent, néanmoins, faire adhérer chacun des participants du groupe à une attitude nouvelle pour eux, consistant à prendre soin les uns des autres, entre hommes. Cette attention ou *care* implique une certaine prise de distance avec les objectifs du féminisme. D'une part, répondre aux besoins d'écoute et de compréhension des hommes s'oppose assez diamétralement à la réponse aux besoins des femmes ; d'autre part, ces hommes se considèrent volontiers comme des « victimes » du féminisme. Le travail des facilitateurs est alors de mobiliser leur intelligence, alliant leur

8. Les auteurs mentionnent, dans le même article, « en particulier les migrants primo-arrivants ou encore de première ou deuxième génération », qui « découvrent » ainsi « l'image du calme et du respect entre un homme et une femme ». On voit qu'en l'absence de prise en compte du politique, la mise à distance défensive peut se doubler d'un discours altérant et racialisant, entretenant le déni du fait sociologique pourtant bien connu d'une transversalité de la violence masculine à toutes les classes sociales.

propre maîtrise des codes virils et leur savoir académique, pour empêcher le groupe de prendre le chemin d'un antiféminisme sans retour : maintenir ouvert un dialogue, faire en sorte que personne n'en soit totalement exclu, cultiver envers et contre tous des relations qui tendent à se rompre.

Intervient ici une volonté de réduction des risques : éviter que ces hommes, de « victimes du féminisme », ne deviennent des « martyrs du patriarcat » (l'expression est de Vicente). Il s'agit donc, non pas de convertir ou « conscientiser » ces hommes au féminisme ou de « déconstruire » leur rapport à la masculinité, ni de leur extorquer un *mea culpa* – vaines utopies –, mais « seulement » d'éviter que leur incompréhension du sens de leur condamnation ne les pousse à commettre, au nom de la défense de « l'honneur », des actes irréversibles contre les femmes qui les accusent, et donc, directement ou indirectement, contre eux-mêmes. Prendre soin de soi-même, à partir de la conscience que l'on n'est pas « fou », mais que l'on est pris dans un changement socio-politique qui « nous » dépasse, est un premier pas qui permet de renoncer à un recours réactionnel et réactionnaire à la violence.

On comprend donc que les « facilitateurs » se refusent à réduire leur rôle à celui d'auxiliaires de la protection des femmes, même s'ils considèrent que c'est là, indéniablement, un de leurs objectifs. En effet, alors que tous trois disposent d'expériences antérieures de travail auprès de femmes en situation de violence ou encore de prostitution, ils ont opté, à un moment donné de leur carrière, pour travailler au contact direct des hommes, guidés par un intérêt particulier et un engagement éthique envers eux. Et leur travail actuel les a sensibilisés à la forme particulière de souffrance exprimée par les hommes violents. Concilier ces deux engagements éthiques et rendre intelligible le double compromis que ce travail réclame – autrement que comme une compromission injustifiable – est ainsi au cœur des difficultés de leur travail. La dimension de *care* présente dans le travail est en effet particulièrement suspecte de devenir synonyme de pardon ou de consolation ; le *care* signifie,

dans ce contexte, une forme de faiblesse moralement suspecte. La réduction des risques est, quant à elle, comprise comme un résultat incomplet face à la frustration des juges de ne pas parvenir à « responsabiliser » les hommes par l'intermédiaire du procès.

LE TRAVAIL DU CHERCHEUR : UNE MASCULINITÉ CONTRARIÉE

Dans cette partie, nous analyserons les enjeux psychiques de ce travail en nous appuyant, dans une large mesure, sur l'expérience subjective du chercheur. Tout comme Saranovic, celui-ci s'est trouvé, sur le terrain, aux prises avec sa propre subjectivité. Nous partons du principe que la mobilisation de la subjectivité des chercheurs n'est pas une erreur ou une forme de déviance par rapport à la science, qu'elle sert à la connaissance. Devereux l'a problématisé en élargissant, aux situations ethnographiques, le terme psychanalytique de contre-transfert (Devereux, 1967/1980). S'agissant de la souffrance au travail, il n'en existe pas de modélisation standard, car cette analyse est tributaire de la rencontre pathique entre les chercheurs et les personnes sur le terrain, engageant toujours le corps et les affects des chercheurs (même dans les activités les plus intellectuelles ou dans les moins relationnelles) (Molinier, 2011, p. 297-298). Le passage qui suit est donc rédigé par Jan Billand à la première personne.

J'ai longtemps été frappé par le fait que le travail que j'observais me semblait « aller de soi ». Cette impression d'évidence, et même le plaisir que je ressentais en y participant et que je partageais avec les facilitateurs du groupe, contrastaient avec la réaction des personnes auxquelles je révélais l'objet de ma recherche. Ces personnes me répondaient régulièrement : « ce doit être difficile à supporter », voire « moi, je ne pourrais pas ». J'ai pourtant observé un même plaisir à participer au groupe chez plusieurs autres étudiants qui ont eu l'opportunité de découvrir le travail du groupe « de l'intérieur ».

Tout comme les facilitateurs, mon intérêt pour le travail du groupe se rattache à mon engagement préalable en tant qu'homme envers le mouvement féministe. De plus, tout comme les facilitateurs, j'ai rapidement fait l'expérience d'un lien empathique et d'un compromis éthique envers les hommes rencontrés au sein du groupe. Ce compromis éthique s'est fondé en grande partie sur le partage d'expériences : de manière inattendue, j'ai découvert que les histoires familiales et conjugales racontées par les autres hommes au sein du groupe ressemblaient aux miennes, et que ces hommes avaient donc quelque chose à m'apprendre au sujet de mes propres relations aux femmes.

Dans un premier temps, je me suis donc efforcé de trouver un langage académique capable de rendre compte de ces expériences communes. Cependant, après environ deux ans de participation, une série de prises de conscience cumulées ont soudain produit un résultat aussi brutal qu'imprévu sur ma propre subjectivité : du jour

au lendemain, j'ai découvert que je n'étais plus capable d'écouter les autres hommes parler au sein du groupe sans éprouver à leur rencontre un agacement croissant, voire une franche indignation. Ceci me conduisait à occuper de plus en plus de place dans les conversations du groupe, et surtout, à provoquer de plus en plus fréquemment des discussions conflictuelles en adoptant des postures accusatrices. Je ressortais de ces discussions en ayant l'impression de ne pas pouvoir être compris par les autres participants, de n'avoir rien en commun avec eux. Les reproches formulés à mon égard par les facilitateurs m'ont alors conduit à interrompre ma participation au groupe, ce qui m'a permis de me consacrer à comprendre le phénomène qui m'affectait. Cet épisode a produit sur moi l'impression que je venais enfin de réaliser ma « véritable » rencontre avec mon terrain, que je venais d'entrer en contact avec le problème dont j'allais à présent devoir me consacrer à rendre compte.

Rétrospectivement, je considère que mon agacement et mon indignation sont une réaction différée à deux incidents qui m'ont profondément perturbé. Le premier est ma rencontre avec un jeune homme qui, comme moi, a participé un temps aux réunions du groupe dans le cadre de ses études. Ce dernier a manifesté une immédiate répulsion envers les autres participants. En le questionnant à ce sujet, j'ai découvert que cette différence entre nous se devait au fait qu'il était homosexuel et que je ne l'étais pas : nous n'étions pas également affectés par le « machisme » qui imprègne les conversations entre hommes. C'est ainsi que j'ai découvert que ma propre adhésion initiale au travail du groupe n'allait pas de soi, et « pire », qu'elle pouvait être lue comme une connivence entre privilégiés.

Le second incident est ma réception d'un long message de ma mère à la suite d'une conversation téléphonique où je lui parlais de mes réflexions concernant la recherche. Préoccupée de constater l'empathie que je manifestais en direction des hommes auteurs de violence (au mépris, selon elle, de l'expérience des femmes), elle se demandait si je n'aurais pas besoin d'un suivi psychologique, et terminait en disant qu'elle m'aimerait « quand même » si je persistais dans cette direction.

Mon travail de terrain affectait mes relations les plus intimes ; quelque chose échappait à mon contrôle. Je ne me reconnaissais pas dans l'image que je renvoyais aux autres. L'angoisse de cette aliénation m'a conduit, de manière semi consciente, à changer d'attitude au sein du groupe d'hommes : je me suis progressivement autorisé à prendre le parti des femmes.

Cette nouvelle attitude m'a permis de constater la partialité du point de vue des hommes sur leur expérience de conflit conjugal, c'est-à-dire, leur refus de considérer les actions des femmes qui les ont dénoncés comme compréhensibles ou rationnelles. Je me souviens en particulier d'avoir un jour remarqué qu'on rencontrait parmi les femmes dont parlaient les hommes au sein du groupe certaines régularités : le caractère incompréhensible de l'agressivité dont elles faisaient preuve à l'encontre de leur conjoint, et la fréquence avec laquelle elles étaient porteuses d'un diagnostic psychiatrique (en général, bipolaires : l'hystérie semble passée de mode). Or mes fréquentations et lectures féministes m'ont conduit à lire dans de telles régularités les traces de voix féminines réduites au silence. J'ai alors tenté de transmettre aux autres hommes mes propres interprétations au sujet de la conduite de « leurs » femmes. Face à cette tentative, j'ai obtenu deux types de réactions : un intérêt vif de la part de certains hommes, qui ne se risquaient pas cependant à contribuer à mon entreprise ; et une indignation franche de la part des autres. Ces hommes que ma tentative de comprendre les femmes indignait au plus haut point sont de ceux qui venaient de perdre leur maison, leurs enfants, leur réputation ou encore leur casier judiciaire vierge « par la faute » de ces femmes. Il n'était pas question pour eux de les « comprendre » : ils sont bien trop mobilisés par leurs propres problèmes. C'est ce refus – catégorique ou timide – des hommes du groupe de m'accompagner dans mes propres questionnements qui fut le prétexte de ma rupture avec eux : il devenait soudain évident pour moi que nous n'étions pas « du même bord », voire que nous n'étions pas du même « genre ».

À travers cette rupture, le travail des trois facilitateurs se constituait soudain en tant qu'énigme à mes yeux, alors même que je croyais jusqu'ici en posséder une compréhension intuitive : comment faisaient-ils, eux qui étaient comme moi sensibilisés au féminisme, pour supporter *sur le long terme* de dialoguer avec ces hommes ? Ce n'est pas tout d'affirmer qu'il *faut* maintenir une posture *caring* pour mener à bien un tel travail : encore faut-il se demander concrètement quelles ressources exige le maintien d'une telle posture. Or, au contraire de mon expérience, les récits des trois facilitateurs au sujet de leur propre parcours évoquent le fait que leur relation aux hommes tend à s'améliorer au fil du temps, car leur expérience professionnelle tend à les rendre toujours plus sensibles aux similitudes qui les unissent aux hommes auxquels ils prêtent attention : tout le contraire de ma propre trajectoire.

TOUS DES HOMMES VIOLENTS ?

Reprenons l'analyse de Saranovic du travail en foyer pour femmes battues. Le rejet que les travailleuses du foyer manifestent pour tout ce qui relève du féminin, est clairement secondaire à leur rencontre avec le travail, comme en atteste aussi l'expérience de personnel de Saranovic. Se différencier d'avec la féminité est une stratégie de défense, qui vise à renforcer la différence d'avec les femmes accueillies au sein du foyer, de manière à ne pas s'identifier comme femme battue ou ne pas s'attirer les représailles masculines.

Le rejet conduisant le chercheur à mettre soudain en doute son appartenance à une masculinité commune, pourrait être compris également comme une défense. Participer au travail au sein du groupe confronte de nombreux hommes à la découverte, guère flatteuse, de leur propre ressemblance avec les hommes accusés de violence. Comme le remarquent les facilitateurs du groupe, ces hommes ressemblent à « l'homme de la rue », voire à certains hommes de leur propre famille. Leurs histoires ne se distinguent que par l'accusation de violence portée contre eux et l'intervention de l'État qui s'en est suivie. Les actes en question sont considérés par eux comme justifiables : des menaces, une invasion de domicile, un corps-à-corps, une gifle, quelques coups... Mais il faut voir, s'empressent-ils d'ajouter, quel enfer leur conjointe leur a fait vivre, au point de les pousser ainsi à bout. Ces hommes se tournent vers nous et nous questionnent : à leur place, n'en aurions-nous pas fait autant ?

Cette question réitérée ne conduirait-elle pas tout homme (hétérosexuel ?) à se demander dans quelle mesure il ne serait pas lui-même susceptible d'exercer une forme de violence contre les femmes, éventuellement sans le percevoir, ne serait-ce qu'en la cautionnant par son « indifférence de privilégié » (Tronto, 1993/2009) ? En découvrant que les hommes accusés de violence contre des femmes ressemblent à n'importe quel homme, sinon à soi-même, on est également confronté au fait que l'on fréquente peut-être d'autres hommes auteurs de violence, sans le savoir (Anchietà, Galinkin, 2014). Comment ne pas en être affecté dans son

rapport aux autres hommes, ainsi que dans son propre rapport à la masculinité ? Comment faire pour réaliser malgré cela le travail au sein du groupe d'hommes ?

Dans cette perspective, le recours de certains hommes au « point de vue » féministe pourrait être compris comme un moyen de refuser la rencontre empathique, une défense pour se protéger de la souffrance générée par « l'écoute risquée » du vécu subjectif d'autrui (Dejours, Dessors, Molinier, 1994). De même que les travailleuses du foyer pour femmes battues allèguent le « professionnalisme », afin d'accentuer leur différence avec les « femmes battues », ici, c'est le « féminisme » qui est avancé par certains hommes pour mieux se distinguer des hommes « machistes » qui fréquentent le groupe. Les « professionnels » féminins du foyer de femmes battues, ne se reconnaissant pas comme de potentielles cibles de la violence masculine (c'est-à-dire, comme des femmes) et font preuve de bien peu de solidarité envers les femmes qu'elles accueillent. De même, la mobilisation d'une sensibilité féministe permet à certains hommes de s'exempter de la responsabilité collective des hommes en relation à la violence exercée par certains d'entre eux envers les femmes⁹. La forme très concrète que prend cette exemption de responsabilité se manifeste, dans notre cas, par le fait de ne plus se sentir responsable de maintenir un dialogue avec les autres hommes comme le font les facilitateurs du groupe : c'est ainsi que le chercheur a fini par interrompre sa participation au groupe, au sein duquel il causait trop de conflits.

Une telle réaction est loin de constituer un cas isolé ; d'autres hommes (observateurs ou participants) ont manifesté une tendance similaire à la différenciation, soldée par leur rupture

9. Ceci renvoie à l'analyse de Jeff Zimmerman (2014) de la vague humoristique de « *not all men* » (« pas tous les hommes »), ayant couru, il y a quelques temps, sur les réseaux sociaux féministes. Il s'agit d'une manière de tourner au ridicule l'empressement avec lequel des hommes affirment, au cours de discussions portant sur diverses questions féministes, que « tous les hommes ne sont pas » des agents de l'oppression des femmes, que certains sont différents, à commencer bien sûr par eux-mêmes. Dans de nombreux écrits d'hommes « pro-féministes », on note cette tendance à l'individualisme moral. Or, en faisant comme s'il incombait à chaque homme, individuellement, de ne pas opprimer les femmes, ces auteurs ne s'attribuent aucune responsabilité pour les actes des autres hommes. Ce règne du « chacun pour soi » leur permet probablement de valoriser leur propre différence d'avec les autres hommes, mais réduit leur contribution au changement social.

précoce avec le groupe, en dépit d'une participation initialement enthousiaste. En revanche, les récits des facilitateurs, même s'ils mentionnent cette même tendance à la différenciation comme un obstacle à leur relation au travail, représentent globalement l'attitude inverse : au lieu de cultiver leur différence, ils tendent à cultiver ce qui les rapproche des participants. Considérons l'extrait suivant de l'entretien réalisé avec Mário, dans lequel il fait part de la manière dont il mobilise, dans son travail, un savoir-faire acquis en travaillant pour un projet de prévention du sida au sein de syndicats ouvriers.

Quand on se présente, moi et Vicente, devant un groupe, nous sommes bien la caricature d'un homme, pas vrai ? Deux barbus, avant nous étions tous les deux chevelus, à moto, on représentait l'homme comme ça, pam ! Et quand on commence à parler avec les hommes, ils commencent à percevoir que nous sommes... différents ! On parle de sentiments, on parle de choses profondes. Et ils réagissent comme ça : « Attends un peu. Mais ce gars d'un mètre quatre-vingts [...] parle d'une manière qui ne colle pas à la figure, à l'image avec laquelle il parle ». Une des choses que j'ai apprises au sein du mouvement du sida [...], était intéressante : on faisait une intervention, et quand un intervenant avec auto-identification du mouvement gay parlait avec les hommes du syndicat, les hommes du syndicat ne reconnaissaient pas cet homme comme un homme, et ne reconnaissaient pas le message. Et quand je venais discuter avec eux, et je parlais des choses qu'ils savaient, et que je savais qu'ils savaient, je parvenais à trouver un message qui... les touchait [...]. Parce que je parlais directement au gars qui avait une posture hétérosexuelle, misogyne, homophobe, raciste, je lui parlais sans détour. Et il comprenait. [...] Et Vicente aussi a compris le truc. Vu qu'en gardant la bouche fermée, personne ne va percevoir ce qu'on pense, on va dire que nous sommes des hommes... des cavernes... Les mêmes hommes de la société. [...] C'est pour ça que je n'ai pas besoin du « maquillage » de genre.

Dans le domaine de la prévention du sida, le recours à l'expertise culturelle des « pairs » est une stratégie approuvée (UNAIDS, 1999). Dans le travail auprès d'hommes « agresseurs », en revanche, trop ressembler aux « public cible » ou trop sympathiser avec eux, est souvent mal vu (Bailey, Eisikowits, Buchbinder, 2012 ; Brown, 2002). Pourtant, l'expérience de Mário (et celle du chercheur) illustre le fait que les hommes accusés de violence n'écouteront pas un homme qui ne leur ressemble pas suffisamment, mais surtout, qui ne partage pas leurs « jeux de langage » virils (Cowburn, 2006). Quand Mário rapporte la surprise des hommes qui constatent le décalage entre son discours et son apparence, il laisse percevoir combien sa marge de manœuvre est étroite s'il veut se positionner en rupture avec l'idéologie virile. Pour ne pas porter préjudice à la qualité de la relation, le plus prudent est de tenter d'agir « de l'intérieur », attitude périlleuse, toujours à la limite de la reproduction des

préjugés que l'on prétend combattre. Ce refus du « maquillage de genre », dicté par les contraintes du travail, déteint inévitablement sur la vie quotidienne des facilitateurs, ce qui les rend finalement suspects pour le mouvement féministe dont ils sont issus et dont leur travail dépend.

CARE ET POLITISATION... DE LA MASCULINITÉ

Nous examinerons à présent les ressources qui permettent aux facilitateurs – ou, plutôt, à certains d'entre eux – de cultiver, malgré tout, leur compromis éthique envers les participants, (en supportant sur le long terme l'ambiguïté inhérente à leur travail), et de faire face aux accusations implicites, voire explicites, de connivence avec la violence des hommes, dont ils sont régulièrement la cible. Ces ressources correspondent à la néomasculinité rappelée en introduction. Poursuivant l'analogie avec l'étude de cas de Saranovic, on comparera cette néomasculinité à la « prise de conscience féministe » que Saranovic identifie comme antidote possible aux troubles qui affectent l'équipe du foyer pour « femmes battues ».

La rencontre avec le travail étant propre à chaque personne, les trois facilitateurs interrogés ne sont pas égaux dans leur réaction à cette rencontre. Mário, bien qu'étant le fondateur du groupe, semble, avec le temps, s'être éloigné du contact avec la pratique. Alléguant une incompatibilité d'emploi du temps, il a cessé de participer aux rencontres hebdomadaires du groupe. Il semblait se distancier toujours davantage de ses deux collègues, qui, au bout de trois ans, ont fini par lui signifier qu'il ne faisait plus partie du collectif.

Hélder, pour sa part, venait d'intégrer le collectif au moment de la recherche et il était considéré par les autres facilitateurs comme un apprenti. À diverses reprises, bien qu'il ne le manifestât jamais durant les réunions du groupe, il m'a fait part, lui, de l'agacement, voire de l'indignation, que lui causaient les dires de certains participants.

À nouveau, on peut mettre en lien l'irritation éprouvée au contact des auteurs de violence avec une tendance à se percevoir comme différent. Dans l'extrait du discours de Mário cité plus haut, ce dernier affirme cultiver *l'apparence* d'un homme « des cavernes », nécessaire à son travail ; cependant, il s'estime *intérieurement* « différent ». Hélder, lui aussi, a partagé avec le chercheur, son sentiment de disposer d'une « masculinité moins binaire », « plus flexible » que celle des hommes avec lesquels il travaille : il cherche à jouer auprès d'eux le rôle d'un modèle identificatoire. On peut faire le lien entre ses aveux d'impatience et une telle conception du travail : dans la mesure où les participants du groupe ne le reconnaissent guère comme modèle, il peine à trouver un sens à son travail.

Vicente, en revanche, ne semble manifester aucune impatience de cette sorte. Parlant du sens de son travail, il affirme le concevoir comme une « aventure », un dialogue encore ouvert, et manifeste le plaisir – la stimulation intellectuelle – qu'il rencontre dans une telle indéfinition. Bien que l'on trouve trace d'une réflexion similaire chez ses collègues, c'est le discours de Vicente qui a le premier attiré notre attention sur la pertinence des analyses de Saranovic pour comprendre les enjeux subjectifs du travail avec les hommes auteurs de violence. On peut dire que sa position consiste à affirmer « nous sommes tous des hommes violents », en miroir à la position féministe « nous sommes toutes des femmes battues » citée par Saranovic (2001). En effet, Vicente est le seul à employer aussi fréquemment le pronom « nous » pour se référer aux hommes en général et au sein du groupe ; emploi qu'il justifie au plan politique, mais aussi au plan psychodynamique.¹⁰

Ce stade d'arriver à un plan collectif, je crois que c'est pour moi une grande avancée. C'est la meilleure avancée de toutes : se comprendre maintenant non pas comme un sujet individualisé, privatisé, mais un sujet collectif.

10. Vicente a, dès le début de l'entretien, pris les rênes de la conversation et n'a laissé que peu de possibilités au chercheur de s'exprimer. Par contraste, Mário et Hélder ont laissé le chercheur mettre en place un quasi-interrogatoire, et ont exprimé, à plusieurs reprises, des idées que le chercheur avait lui-même soutenues en d'autres occasions en leur présence. Ainsi, si Mário et Hélder n'ont pas manifesté, au cours de l'entretien, la même *néomasculinité* revendiquée par Vicente, cela pourrait bien être dû à un effet d'autocensure provoqué par le chercheur. Cette même tendance au « politiquement correct » pourrait, d'ailleurs, être responsable de leur relative difficulté, par rapport à Vicente, dans la relation aux hommes auteurs de violence.

Que la masculinité, les contradictions du capitalisme, les contradictions du machisme, etc., se présentent aussi à eux, et qu'ils puissent se penser aussi comme des sujets qui vivent aussi cette contradiction. Être un homme est bon, mais a aussi ses problèmes. Qu'est-ce que je veux de cette masculinité ? Qu'est-ce que je peux faire avec ça ? Je veux dire, il perçoit la formation sociale de – j'exagère, mais mon idée c'est ça –, c'est de comprendre qu'il s'agit d'un processus de formation, d'éducation, de socialisation, idéologique [...]. Je veux dire, je parle d'une chose qui pour moi est un peu idéalisée mais... D'arriver à une idée d'un sujet qui peut [se] mettre en échec sans... Entrer dans la crise, ladite crise, et vivre l'angoisse de ce que cela apporte.

Vicente envisage ici une double fonction de la dimension politique de son rapport à la masculinité. Il se réfère en premier lieu à la prise de conscience qu'il tente de produire chez les hommes du groupe ; cependant, dans le cadre de l'entretien, dont ce passage est extrait, il est clair que Vicente sous-entend indissociablement la compréhension qui guide sa propre relation au travail, car il fait implicitement allusion aux « crises », qui ont marqué sa propre histoire de vie. D'un côté, cette politisation a un effet qu'on pourrait qualifier d'externe : elle lui permet de concevoir le sens de son travail au-delà d'une action au « cas par cas » et de viser simultanément la transformation des conditions sociales qui produisent la violence des hommes contre les femmes. En ce sens, l'adhésion à un « nous, hommes violents » permettrait aussi une représentation plus réaliste des obstacles qui empêchent les évolutions personnelles, en les resituant dans le cadre de la lenteur des changements sociaux dont ils sont un reflet ¹¹.

Simultanément, la fonction de la politisation est « interne » : Vicente vise à faciliter sa propre confrontation personnelle – et celle des autres hommes – aux aspects les plus négatifs, donc angoissants, de l'identité masculine : c'est ce qu'il nomme « entrer dans la crise ». Passer du sujet individuel au sujet collectif, grâce à l'usage du « nous » signifie, en d'autres termes, mobiliser la psyché collective du groupe d'hommes au service de l'intégrité psychique de chacun de ses membres. Cela permet de s'identifier à la négativité de l'expérience des hommes auteurs de violence, cela semble alléger le poids de la culpabilité individuelle en le répartissant sur les épaules de tous. Ceci permet, non pas de se dispenser d'agir

11. Une telle compréhension socio-historique de la subjectivité est caractéristique du courant théorique auquel se rattache Vicente sur le plan académique (Bock, Gonçalves, Furtado, 2001).

personnellement, mais, au contraire, d'agir plus facilement : la responsabilité collective est moins paralysante que la culpabilité individuelle. C'est aussi dans ce rapport collectif que la dimension du souci de l'autre est la plus présente, en ce qu'elle extrait les hommes violents de leur monstruosité supposée pour privilégier une humanité commune.

Ainsi, la politisation de l'identité masculine opérée par Vicente, fruit de sa trajectoire indissociablement familiale, militante et académique, rend possible son travail : son abord de la masculinité par le versant politique lui permet d'être solidaire des hommes violents, sans, pour autant, que cela implique qu'il soit lui-même violent ou encore, sans que cela implique d'être solidaire de leur violence. C'est ici que se joue la différence entre ceux qui supportent ou ne supportent pas de fréquenter le groupe : dans l'acceptation des uns, et le refus des autres, de se considérer comme partiellement responsables de la violence de certains hommes envers « leurs » femmes, responsabilité que Vicente et les autres facilitateurs attribuent à tout homme. Une responsabilité relationnelle en tant qu'homme conscient de sa place dans les rapports sociaux de sexe.

« CONTAMINATION », CLIVAGE ET DIVISION SEXUÉE DU TRAVAIL

Mais cela ne suffit pas. En sus de cette néomascullinité ou politisation de la masculinité, tous les facilitateurs du groupe déploient diverses stratégies défensives, souvent très conscientes, pour éviter d'être trop directement confrontés au vécu des femmes victimes. Par exemple, ils prennent soin de ne pas dialoguer directement avec les femmes qui accusent les hommes du groupe de violence ou encore de ne pas lire les « bulletins d'occurrence » rédigés par la police et contenant le récit des violences dénoncées par les femmes. Sinon, dit Mário, il ne parviendrait pas à écouter ces hommes, car il serait « contaminé » par « la perception et la représentation des problèmes » liées au point de vue des femmes.

Selon Helder, ce phénomène de « contamination » est surtout de nature émotionnelle. Son expérience passée de travail auprès de femmes en situation de violence l'a conduit à percevoir le contraste entre « les fleuves de larmes des femmes » et la sobriété de la souffrance des hommes. C'est à ce contraste dans l'expressivité de la souffrance, et non à une éventuelle asymétrie de la violence, qu'Helder attribue le fait que l'écoute des récits des femmes « contamine » l'auditeur en l'empêchant de comprendre les hommes auteurs de violence autrement que comme des « monstres », des « hommes pervers, cruels ». Helder et Mário insistent tous deux sur la nécessité d'une division du travail qui opère comme un clivage protecteur de la psyché : les travailleurs chargés d'écouter les hommes ne peuvent également prétendre écouter les femmes, et *vice-versa*.

Seul, Vicente ne parle pas d'une telle nécessité. Cependant, on trouve trace de cette même stratégie, consistant à éviter de trop se confronter à la violence des hommes contre les femmes, lorsqu'il mentionne spontanément, au cours de l'entretien, sa compréhension théorique des rapports sociaux de sexe. Il semble alors, tout comme ses deux collègues, éviter, dans une large mesure, de parler trop directement des violences des hommes contre les femmes et des privilèges que cette violence « leur » confère, se limitant à des formules vagues comme « être un homme est bon, mais a aussi ses problèmes » (comme on l'a vu dans l'extrait cité plus haut). Les trois facilitateurs développent davantage leur discours au sujet des violences entre hommes et bien plus encore au sujet des « violences » que les hommes s'imposent à eux-mêmes au nom de la masculinité : conformisme viril, nécessité de prouver sans cesse sa virilité, y compris par la prise de risques et la violence, restriction des émotions et du rapport au corps, poids de responsabilité économique dans le couple et la famille, aliénation en relation aux femmes et aux enfants... (selon Mário, « la première violence des

hommes est contre eux-mêmes »)¹². Enfin, ils parlent beaucoup, au sein du groupe, de la violence des femmes contre les hommes, et du fait que cette violence est socialement niée ou n'est pas prise au sérieux. De cette manière, par contraste, la violence des hommes contre les femmes devient moins présente et plus tolérable, ce qui facilite les liens de solidarité entre hommes nécessaires à leur travail.

CONCLUSION

L'originalité de cette praxis est que les collectifs masculins s'illustrent en général davantage pour leur recours à des stratégies ou idéologies défensives fondées sur l'objectivité et l'infailibilité associés à la virilité sociale. Ce qui est contre-intuitif dans le travail de ce groupe réflexif, c'est la manière différente avec laquelle la virilité sociale est mobilisée par les facilitateurs : en partie contre le *care* – quant à l'impossibilité d'écouter ce que les femmes ont à dire de la violence des hommes – mais, surtout, et en contrepartie, au service d'une éthique du *care*, centrée sur la relation aux hommes. Ce qui est une façon de les *éduquer moralement autrement*, en faisant le pari que si l'on prend soin d'eux, et surtout s'ils prennent soin les uns des autres, ils seront également plus aptes à prendre soin des femmes – ou du moins, que ce *care* dispensé entre hommes allégera d'autant le travail de *care* des femmes qui ont ou qui auront, tôt ou tard, à prendre soin d'eux.

Toutefois, l'un des obstacles à ce travail de *care* réside dans le rapport subjectif des intervenants à leur propre masculinité. Certes, certains travailleurs peuvent disposer des ressources nécessaires pour élaborer collectivement et sur un versant politique le sens de leur propre (non) participation à la violence masculine, mais nous avons vu aussi qu'ils se défendent en évitant autant que possible de se confronter aux récits des femmes victimes de la

12. Léo Thiers-Vidal observe la même sélectivité dans les écrits théoriques de certains hommes au sujet de la masculinité (Thiers-Vidal, 2010).

violence des hommes avec lesquels ils sont en contact. La division du travail que les facilitateurs estiment nécessaire pour éviter d'être « contaminés » par l'expression de la souffrance des femmes est signe que l'acceptation du fait qu'une seule personne ne peut prétendre comprendre, à la fois, les hommes et les femmes en situation de violence. Mais le clivage défensif comporte toujours le risque d'une compromission avec les idéologies véhiculées par le masculinisme, c'est-à-dire avec la défense des hommes, qui s'estiment victimes des femmes et du féminisme (Dupuis-Déri, 2009 ; Guionnet, 2012 ; Thiers-Vidal, 2010).

De ce point de vue, l'hébergement du groupe réflexif au sein d'un collectif féministe ou encore sa perméabilité constante à divers observateurs, stagiaires ou jeunes chercheurs, pourraient remplir une fonction de garde-fou. En empêchant la fermeture du groupe sur lui-même, et en obligeant les praticiens à rendre compte de leur pratique, la circulation constitue peut-être une protection contre le risque de dérapage idéologique vers le masculinisme.

Reste à savoir s'il s'agit là d'une stratégie consciente de la part des facilitateurs. En acceptant le chercheur sur le terrain, ces derniers auraient pu se douter du fait qu'il ne lui serait pas possible d'éviter, comme eux, d'être « contaminé » par ses lectures au sujet de l'expérience des femmes, ou encore d'éviter d'être ainsi confronté aux privilèges que lui confère la violence masculine – qu'il la pratique ou non¹³. Un tel évitement cognitif et affectif aurait été, en quelque sorte, contradictoire avec l'éthique de la recherche, et concrètement préjudiciable aux relations avec le milieu féministe académique et militant dans lequel cette recherche est insérée.

13. Les hommes qui, à l'instar du chercheur, entretiennent leur réputation de non-violence, bénéficient en retour du prestige que l'on accorde à ceux dont la force est « maîtrisée » (Foucault, 1984). Mais ce prestige ne vaut que tant qu'il existe des hommes violents auxquels se comparer. Le constat dérangent de la ressemblance entre soi et les hommes violents peut ainsi inciter certains à accentuer la différence nécessaire à la comparaison. Si cela est positif dans le sens où cela encourage la non-violence, en revanche cela ne favorise pas le nécessaire dialogue avec les hommes violents, autre facette de l'action préventive.

Ce contexte scientifique, à la croisée de la psychologie sociale critique et des études de genre, a encouragé l'exposition à toutes les sources potentielles de compréhension, de manière à « vivre » la dissonance qui s'en dégagerait, et pouvoir ainsi en rendre compte. Le fait est que cette dissonance a progressivement empêché l'observateur-participant de supporter la fréquentation des hommes violents : cela suggère l'existence de stratégies défensives « nécessaires » à l'exercice prolongé de cette activité ¹⁴.

Quelles que soient les stratégies défensives adoptées, les praticiens ne peuvent guère se permettre de défendre eux-mêmes le point de vue des femmes au sein du groupe, au risque de détériorer la relation d'empathie qu'ils s'efforcent de cultiver avec et entre les participants. Or, c'est la responsabilité envers les femmes qui, en dernière instance, donne sens à leur travail. Les facilitateurs pourraient ainsi avoir besoin de la présence régulière, au sein du groupe, de témoins adeptes du point de vue féministe : cela expliquerait qu'ils persistent à inviter de tels témoins, malgré la conflictualité inhérente à leur participation.

RÉFÉRENCES

Anchieta (Vânia), Galinkin (Ana Lúcia).– Une recherche auprès d'une unité de protection de l'enfance au Brésil : un renoncement à l'« éthos guerrier » ? *Nouvelle revue de psychosociologie*, XVII, 1, 2014, p. 59-67.

Andrade (Leandro F.), Barbosa (Sérgio F.).– A lei Maria da Penha e a implementação do grupo de reflexão para homens autores de violência contra mulheres em São Paulo, *Fazendo Gênero 8 - Corpo, Violência e Poder*, Florianópolis, 2008 [le 15 décembre 2015, http://www.fazendogenero.ufsc.br/8/sts/ST42/Andrade-Barbosa_42.pdf].

14. Nous remercions l'un des experts anonymes chargés de l'évaluation de ce texte pour cette remarque.

Autret (Gérard), Bidan (Marie-Jacques), Pervanchon (Maryse).– Auteurs de violences conjugales : comprendre et agir, *Empan*, LXXIII, 1, 2009, p. 98-102.

Bailey (Benjamin), Eisikovits (Zvi), Buchbinder (Eli).– Battering men and their male therapists: The different and the similar, *Journal of Family Violence*, XXVII, 5, 2012, p. 465-476.

Beiras (Adriano), Ried (Juliana), Toneli (Maria J. F.).– Políticas públicas e programas de atendimento : homens autores de violência contra mulheres, Congreso Iberoamericano de Masculinidades y Equidad : Investigación y Activismo, Barcelona, 2011 [le 15 décembre 2015,
[http ://www.cime2011.org/home/panel2/cime2011_P2_AdrianoBeiras_JulianaReid.pdf](http://www.cime2011.org/home/panel2/cime2011_P2_AdrianoBeiras_JulianaReid.pdf)].

Bernard (François-Olivier).– Prises de conscience liées à la socialisation de genre d'intervenants masculins auprès d'hommes aux comportements violents, Mémoire de maîtrise en service social, Université Laval, 2010 [le 15 décembre 2015,
www.theses.ulaval.ca/2010/27872/27872.pdf].

Bock (Ana Mercês Bahia), Gonçalves (Maria da Graça Marchina), Furtado (Odair).– *Psicologia sócio-histórica : uma perspectiva crítica em psicologia*, São Paulo, Cortez, 2001.

Brown (Mark).– « We are neutral therapists »: Psychology, the state and social control, *Australian psychologist*, XXXVII, 3, 2002, p. 165-171.

Coutanceau (Roland).– *Auteurs de violence au sein du couple. Prise en charge et prévention*, Ministère de la Cohésion sociale et de la Parité, 2006, [le 15 décembre 2015,
[http ://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/064000270/0000.pdf](http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/064000270/0000.pdf)].

Cowburn (Malcolm).– Consultancy to groupwork programmes for adult male sex offenders: Some reflections on knowledge and processes, *British Journal of Social Work*, XXX, 5, 2000, p. 635-648.

Cowburn (Malcolm).– Hegemony and discourse: Reconstructing the male sex offender and sexual coercion by men, *Sexualities, Evolution and Gender*, VII, 3, 2005, p. 215-231.

Cowburn (Malcolm).– Constructive work with male sex offenders: Male forms of life, language games and change, dans Gorman (K.), Gregory (M.), Hayles (M.), Parton (N.), *Constructive Work with Offenders*, Londres, Jessica Kingsley, 2006, p. 159-176.

Debauche (Alice), Hamel (Christelle).– Violence des hommes contre les femmes : quelles avancées dans la production des savoirs ? *Nouvelles questions féministes*, XXXII, 1, 2013, p. 4.

Dejours (Christophe).– *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail* [1980], Paris, Bayard, 2000.

Dejours (Christophe), Dessors (Dominique), Molinier (Pascale).– Comprendre la résistance au changement, *Documents pour le médecin du travail*, LVIII, 1994, p. 112-117.

Devereux (George).– *From anxiety to method in the behavioral sciences*, The Hague, Mouton & Co, 1967, trad. fr. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

Dunn (Jennifer L.), Powell-Williams (Melissa).– “Everybody makes choices”: Victim advocates and the social construction of battered women’s victimization and agency, *Violence Against Women*, XIII, 10, 2007, p. 977-1001.

Dupuis-Déri (Francis).– Le « masculinisme » : une histoire politique du mot (en anglais et en français), *Recherches féministes*, XXII, 2, 2009, p. 97-123.

Eisikovits (Zvi), Bailey (Benjamin).– From dichotomy to continua: Towards a transformation of gender roles and intervention goals in partner violence, *Aggression and Violent Behavior*, XVI, 4, 2011, p. 340-346.

Feder (Lynette), Wilson (David B.).– A meta-analytic review of court-mandated batterer intervention programs: Can courts affect abusers' behavior? *Journal of Experimental Criminology*, I, 2005, p. 239-262.

Foucault (Michel).– *Histoire de la sexualité, vol. 3 : Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

Freire (Paulo).– *Pedagogia do oprimido*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1974, trad. fr. *Pédagogie des opprimés, suivi de Conscientisation et révolution*, Paris, François Maspéro, 1974.

Groupe des 25.– En Espagne : un modèle spécifique d'intervention avec des hommes qui exercent la violence dans le couple, *Empan*, LXXIII, 2009, p. 113-118.

Guionnet (Christine).– Introduction. Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ? dans Dulong (D.), Guionnet (C.), Neveu (É.), *Boys don't cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 7-38.

Hirata (Helena), Kergoat (Danièle).– Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail, dans Dejours (C.), *Plaisir et souffrance dans le travail, vol. 2*, Paris, Éditions de l'Aocip, 1988, p. 131-176.

Jaspard (Maryse), Brown (Elizabeth), Condon (Stéphanie).– *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale*, Paris, Documentation française, 2003.

Jewkes (Rachel), Flood (Michael), Lang (James).– From work with men and boys to changes of social norms and reduction of inequities in gender relations: A conceptual shift in

prevention of violence against women and girls, *The Lancet*, CCCLXXXV, 9977, 2015, p. 1580-1589.

Lima (Daniel Costa), Büchele (Fátima).– Revisão crítica sobre o atendimento a homens autores de violência doméstica e familiar contra as mulheres, *Physis*, XXI, 2, 2011, p. 721-743.

Mankowski (Eric S.), Haaken (Janice), Silvergleid (Courtenay S.).– Collateral damage: An analysis of the achievements and unattended consequences of batterer interventions programs and discourse, *Journal of Family Violence*, XVII, 2, 2002, p. 167-184.

Molinier (Pascale).– Virilité défensive, masculinité créatrice, *Travail, genre et sociétés*, III, 2000, p. 25-44.

Molinier (Pascale), Laugier (Sandra), Paperman (Patricia).– *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009.

Molinier (Pascale).– Corps, fantasmes et troubles de l'empathie. Une expérience de recherche sur la souffrance dans l'élevage industriel de porcs, dans Attigui (P.) et Cukier (A.), *Les paradoxes de l'empathie. Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris, Éditions CNRS Alpha, 2011, p. 297-317.

Paperman (Patricia), Molinier (Pascale).– L'éthique du care comme pensée de l'égalité, *Travail, genre et sociétés*, XXVI, 2, 2011, p. 189-193.

Pichon-Rivière (Enrique).- *El proceso grupal*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 1971, trad. fr., *Le processus groupal*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2004.

Saranovic (Liliana).– Travailleuses sociales dans un foyer de femmes battues : comment rester femme quand on n'est pas féministe ? *Travailler*, V, 1, 2001, p. 137-152.

Thiers-Vidal (Léo).– *De « l'ennemi principal » aux principaux ennemis : position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'harmattan, 2010.

Toneli (Maria Juracy Figueiras), Lago (Maria Coelho de Souza), Beiras (Adriano), Clímaco (Danilo de Assis).– *Atendimento a homens autores de violência contra as mulheres: experiências latino americanas*, Florianópolis, UFSC/CFH/NUPPE, 2010.

Tronto (Joan).– *Moral Boundaries: A Political argument for an ethic of care*, New York, Routledge, 1993, trad. fr., *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, Editions La découverte, 2009.

UNAIDS.– *Peer education and HIV/AIDS: Concepts, uses and challenges*, Genève, UNAIDS Best practice collection, 1999.

Vasselier-Novelli (Catherine), Heim (Charles).– Représentations du couple et de la famille, chez les auteurs de violences conjugales à partir d'expériences comparées de groupes de paroles, *Thérapie familiale, XXXI*, 2010, p. 397-415.

Zimmerman (Jess).– Not all men: A brief history of every dude's favorite argument, *Time*, 28 avril 2014 [le 15 décembre 2015, <http://time.com/79357/not-all-men-a-brief-history-of-every-dudes-favorite-argument/>].